

**TIFFANY
TAVERNIER**



ROISSY

roman

SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR

ROISSY

DU MÊME AUTEUR

DANS LA NUIT AUSSI LE CIEL

Paroles d'aube, 1999 ; Points, 2000

L'HOMME BLANC

Flammarion, 2000 ; Points, 2001

À BRAS LE CORPS

Flammarion, 2003

HOLY LOLA

(avec Dominique Sampiero), Grasset, 2004

LA MENACE DES MIROIRS

Le Cherche Midi, 2006

À TABLE !

Le Seuil, 2008

COMME UNE IMAGE

Éditions des Busclats, 2015

ISABELLE EBERHARDT, UN DESTIN DANS L'ISLAM

Tallandier, 2016

TIFFANY TAVERNIER

ROISSY

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI
2018

La citation p. 15 est extraite de *Mma Ramotswe détective*, traduit de l'anglais par Élisabeth Kern, 10/18, coll. « Grands détectives », 2003 et 2006.
La traduction du poème de William Wordsworth cité p. 117-118 se trouve en fin d'ouvrage.

© Sabine Wespieser éditeur, 2018

CHAPITRE 1

L'IMMENSITÉ DU MONDE.

Sous la voûte du terminal 2E, je la perçois chaque jour. À côté de moi, un passager ouvre son PC, il doit être en avance, il ne regarde jamais le panneau d'affichage où s'inscrivent les numéros des vols. Flux de femmes voilées. Famille russe en errance. Six Japonaises, cheveux teintés roux, sortent d'un magasin Health & Beauty, bardées de sacs Sephora, Gucci, Yves Saint Laurent.

« Assurez-vous de ne pas oublier vos bagages, *make sure that you have all your luggage with you.* »

Peu d'enfants. Quasiment aucun groupe. L'atmosphère est au calme en ce matin de semaine. Un Noir, très élégant, pèse et repèse son énorme valise. Il n'en revient pas du poids qui s'affiche. Affalés sur des chaises, des Indiens somnolent, pieds nus en appui sur leurs bagages. Des hommes d'affaires discutent. La plupart feront l'aller-retour dans la journée. Escaliers

roulants à ma droite. J'hésite. Pour rien au monde, je ne veux rater l'arrivée des passagers de l'AF 445 en provenance de Rio. Il vient d'atterrir, j'ai encore quelques minutes. Face à la sortie 8, un groupe d'hôtesse China Southern passe en riant aux éclats. Après, c'est le vide, comme si cette partie du terminal avait été évacuée. Le dôme du toit, immense, vient s'échouer quelques dizaines de mètres plus loin. Coque renversée sous laquelle je marche.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent, je m'y engouffre. Capacité maximum : 26 personnes, 2 000 kg. Derrière les vitres qui donnent sur un ciel gris, un bus Sheraton traverse l'autopont qui surplombe les terminaux. Il semble voler. J'appuie sur le bouton 0 des arrivées, me laisse glisser, visage collé à la vitre. L'autopont disparaît dans la descente. À l'étage inférieur, les bretelles d'accès deviennent le toit sous lequel cars de tourisme et vans privés se garent. Trois fois, je remonte, trois fois, je redescends. Les portes s'ouvrent à nouveau. Un vigile entre.

« Vous montez ? »

Lui, je ne l'ai jamais vu. Je file sans répondre.

Au bar de l'Espressamente, un Américain gueule dans son portable qu'il n'a aucune intention de revenir et qu'il n'est certainement pas prêt à... Sa voix se

perd. Il a les larmes aux yeux. Je vire à gauche vers les seize portes vitrées de la plateforme des arrivées du 2E. Toutes sont recouvertes d'un film opaque. Au-dessus, six téléviseurs retransmettent les données de chaque vol. Au centre, un écran plasma géant branché vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur la chaîne LCI : inondation dans un bidonville d'Asie, deux hommes, l'air hagard, aident une famille à monter sur une barque, onze policiers égyptiens tués dans un attentat au Sinaï, un cuisinier soupçonné d'avoir mangé un chien.

Hier, à la même heure, c'était la victoire surprise d'un tennisman dont je n'ai pu lire le nom : une femme a détourné mon attention. Les portes ont coulissé, elle s'est mise à courir vers un jeune garçon. Ils se sont pris dans les bras. Longtemps... sans jamais s'embrasser, ce qui m'a fait dire à Vlad que c'était peut-être son fils. Vlad a secoué la tête. Il ne comprend pas que je m'intéresse à ces choses. *Elles ne m'appartiennent pas.* Mais alors rien ne nous appartient. Une fillette épuisée s'est réveillée en pleurant dans les bras de sa mère. Un couple brésilien l'a prise en photo. Peut-être à cause de sa robe à smocks (ces robes, me suis-je dit, ne doivent pas exister au Brésil). Le couple a fini par s'éloigner, les derniers passagers du vol à leur suite.

C'était hier, cela.

Aujourd'hui, deux femmes et un garçon brandissent une pancarte : « Vive Gégé le plus Beau ! » Il y a aussi un grand-père avec son petit-fils, quelques chauffeurs avec leurs écriteaux et puis cet homme, la cinquantaine, foulard autour du cou, que je suis sûre d'avoir déjà vu. Mais où ? Les portes s'ouvrent, une première passagère débarque. Elle doit avoir mon âge, s'avance, cherche quelqu'un du regard. Elle est bronzée, ne sourit pas. Il n'est pas là. Voilà ce que disent ses yeux. Un flot d'hommes d'affaires la bouscule, suivi de près par un groupe de touristes polonais. Les hôtesses filent. Les touristes se dispersent.

« Les navettes pour *reach* la capitale, s'il vous plaît ? »

C'est le dernier passager, un grand blond, vingt-huit, trente ans, poncho péruvien, sac à dos couvert d'auto-collants *Save the Planet*. Je lui indique la direction du VAL. Il s'éloigne sans prendre le temps de me remercier. Dommage, il avait plutôt bonne tête, et j'aurais eu envie de lui poser un tas de questions : quel temps fait-il au Brésil ? L'aéroport, là-bas, il est comment ?

Dans le grand hall, il ne reste plus que moi et lui, l'homme au foulard dont les yeux fixent à présent le sol. Personne n'est venu à sa rencontre, personne ne viendra plus. Mains agrippées à la barrière, il ne se résout pas cependant à partir. Il reste immobile,

suspend le temps. Le moindre geste, le charme serait rompu.

Il en est beau. Beau de cette attente qui tend son corps vers l'impossible.

Bientôt le vol d'Édimbourg, puis celui de Santiago du Chili. Je jette un dernier coup d'œil vers lui, espérant croiser son regard. Mais non, il demeure comme pétrifié. Je n'ai plus qu'à retourner aux images LCI qui passent en boucle : une fusillade a fait sept morts dans un lycée aux USA.

CHAPITRE 2

HIER, TARD DANS LA NUIT, des sangliers ont traversé les pistes. Imen (badge), femme de ménage au T2D, me donne l'info en astiquant l'énorme pot de l'espace végétal où pousse un palmier nain. Elle me parle à présent de la côte sauvage du Sud de l'Espagne d'où elle est originaire, des serres artificielles qui, depuis vingt ans, ont envahi le paysage au point de faire penser que la terre, à cet endroit, n'est plus qu'une immense étendue de plastique bleu.

Elle s'éloigne à pas lents. Une voix lointaine annonce l'embarquement du AF 54 pour Marrakech. Je me cale dans un siège en cuir, ferme doucement les yeux.

Les jours de calme, j'aime attendre mes avions dans cette alcôve. Au sol, le parquet est chaud. Sur chaque mur, un grand rectangle de fougère. Au moindre rayon de lumière, à travers la baie vitrée, la lumière s'engouffre et l'illumine.

Trois passagers obèses passent en s'esclaffant. Les

yeux mi-clos, je me demande si, pour avoir assez de place, ils ne sont pas obligés de s'acheter deux billets chacun.

Plus tard, au T2F, je croise un type de retour du Burkina Faso, où il vient de créer une association d'aide aux pêcheurs victimes des dégâts causés par les hippopotames.

« Quand ces satanées bestioles se prennent dans leurs filets, elles les détruisent quasi systématiquement. Or, là-bas, un filet coûte près de 400 euros, une somme astronomique pour les pêcheurs, qui, du jour au lendemain, perdent leur boulot et se retrouvent endettés jusqu'au cou ! Mais allez expliquer ça à des touristes exaltés venus par cars entiers pour les photographier ! »

Je l'accompagne jusqu'à l'entrée de la gare TGV. Il jette un œil sur ma valise.

« Et vous, vous partez où ? »

– Moi ? À... Shanghai. J'ai rencontré quelqu'un là-bas. Je compte peut-être m'y installer. »

Il me serre chaleureusement la main, dévale les escaliers en me faisant de grands gestes. Je le regarde disparaître, le cœur battant. Je ne sais pas pourquoi, la gentillesse des gens me bouleverse.

Dehors, je compte pas moins de douze sillages d'avions dans le ciel. Un équipage Japan Airlines

descend d'un minibus. Tous parlent du sale temps à Tokyo, je ne peux m'empêcher de sourire. De retour dans le hall, je jette un œil sur le tableau d'affichage. Mon vol décolle dans plus d'une heure, j'ai tout mon temps. Au Relay, je termine de lire *Mort d'une héroïne rouge*, pioche un nouveau roman au hasard.

Mma Ramotswe possédait une agence de détectives en Afrique, au pied du mont Kgale. Voici les biens dont elle disposait : une toute petite fourgonnette blanche, deux bureaux, deux chaises, un téléphone et une vieille machine à écrire. Il y a avait en outre une théière, dans laquelle Mma Ramotswe (seule femme détective privée du Botswana) préparait du thé rouge. Et aussi trois tasses : une pour elle, une pour sa secrétaire et une pour le client.

Je souris. Celui-là aussi, je le lirai jusqu'au bout, mais pas d'une traite. Si les vendeurs ont l'habitude des voyageurs qui traînent, ils finissent toujours par remarquer ceux qui font du surplace. Je longe les rayons, parcours les titres des magazines, « À quoi pensent les animaux ? », « Et si on s'arrêtait tous de travailler ? », « Maigrir sans avoir faim »... Devant la caisse, un couple me demande d'où partent les bus pour Paris. Je les regarde se tenir la main. Une fraction de seconde, je donnerais tout pour être eux.

CARTE AIR FRANCE

CHAQUE ACHAT DESSINE UN PEU PLUS VOTRE VOYAGE...

Dans les haut-parleurs, la voix de l'hôtesse rappelle qu'il est interdit de fumer.

Je descends à l'étage des arrivées, commande à Sarah (badge) un café, ferme un instant les yeux, m'imagina dans les rues de Shanghai. Un brouillard épais de pollution recouvre la ville. Des buildings gigantesques enserrent des avenues bondées. Il fait très chaud et moite. Je lève la tête pour happer un bout de ciel, j'évite de justesse un cycliste surchargé. Puis la nuit tombe. Abrupte. Le long du Bund, je contemple le reflet des gratte-ciel dans les eaux noires du Huangpu : galaxie insonore et liquide où j'aimerais plonger.

Tout à l'heure, quand les derniers passagers de mon vol auront embarqué, je prendrai le CDGVAL. Les jours de soleil, quand le wagon de tête sort du tunnel, c'est toujours le même éblouissement. J'en profite pour rafler un reste de sandwich ou de pizza que, très souvent, des touristes laissent sur les sièges. Une fois même, une petite valise où j'ai trouvé des vêtements d'enfant.

« Vous partez où ? »

Elle doit avoir cinquante ans, elle porte un trench noir.

« Heu... Je... À Manille, et vous ?

– Moi, à Sydney. J’offre le voyage à ma mère.

– Un beau cadeau ! »

Elle sort de sa poche son badge Air France.

« Depuis que je travaille ici, j’ai droit à quatre voyages gratuits pour mes proches. Du coup, ma mère n’arrête pas. L’année dernière, tenez, elle est partie à Moscou, à New York et à Dubaï ! Pour une femme qui n’avait jamais mis les pieds dans un avion avant l’âge de soixante-deux ans, pas mal, non ? »

À l’arrêt du parking PR, deux stewards AF montent et la saluent. Je m’éloigne un peu, les entends évoquer les sangliers sur les pistes cette nuit.

« Huit ? Mais c’était toute une famille, alors ! »

Je ferme les yeux, j’imagine le troupeau traversant les pistes sous les rayons de la lune. Leurs ombres face aux géants immobiles.

À la gare du T1, tout le monde descend. J’entends parler « mes » AF d’une réunion CGT qui doit se tenir au sujet d’un problème de réduction de personnel. Je me dirige vers les toilettes, relâche mes cheveux. Il est temps de choisir une autre destination. Tiens, et pourquoi pas Dakar ? Il paraît qu’on y fait de bonnes affaires dans le textile et qu’il n’y a rien de plus beau qu’un lever de soleil sur la Petite-Côte en décembre.

CHAPITRE 3

AUJOURD'HUI, le ciel est triste et nuageux. Dehors, la bise est glaciale. Je réajuste le col de mon manteau, m'emmitoufle dans mon écharpe. D'un pas rapide, je longe les pistes. Une voiture s'approche, je m'éloigne de la route. Si je parle à quelqu'un, je vais me mettre à pleurer.

Vingt minutes me suffisent pour atteindre le Concorde. Je contourne le monticule au sommet duquel il est fixé, m'assure d'être bien seule, me réfugie sous l'une de ses ailes dans l'herbe humide et froide. Ici, pas un rayon de soleil. Pas un cri d'oiseau. Seul, dans le lointain, le vrombissement des voitures de l'autoroute A1. Je sors de ma poche un paquet de biscuits, me demandant combien d'automobilistes partent chaque matin travailler. Des millions sans doute. Pour moi, c'est trop tard.

Ces derniers temps, mes migraines sont si violentes qu'il me semble que ma tête va exploser de nouveau.

Ces jours-là, seul le mouvement continu de la foule m'apaise.

Je lève les yeux sur le Concorde plaqué au sol. Il aimerait tant repartir, lui aussi, revivre ses années de faste où il était le roi. Nez légèrement pointé en avant, carlingue braquée vers le ciel, il semble attendre ce signal de départ que plus jamais personne ne lui donnera. Qu'importe, il attend. Comme cet homme au foulard devant les arrivées du Rio et dont j'ai cherché en vain le regard.

Je mords dans un deuxième gâteau, tape des pieds pour me réchauffer.

Parfois, je me dis que j'aimerais rester ici toute ma vie. Partout ailleurs, le monde me fait si peur. Je ne suis plus comme eux. L'ai-je jamais été ? Il y a un tel désordre en moi.

Un Singapore Airlines surgit d'entre les nuages. Il est si proche que je peux voir le visage de ses passagers à travers les hublots. Un instant, il semble hésiter avant d'enfin heurter le sol. Je voudrais me lever, ouvrir la bouche, l'engloutir en entier, lui, ses passagers, tous leurs pays, leurs rêves.

Vlad me jette un regard méchant.

« Engloutir un avion, et quoi d'autre encore ! »

Il voudrait me gifler parfois.

« T'as acheté, au moins, ce que je t'ai demandé ? »

Cet amour que j'ai pour les avions, il ne le supporte pas. Pas davantage mes petits « rituels », comme là, cette touffe d'herbe que j'arrache et que je frotte contre mon visage jusqu'à ce que mes larmes s'y mêlent. Une bise glaciale me saisit, je me relève d'un bond. Rien de tel qu'un peu d'exercice. Je ferai le chemin de retour en courant.

DANS LE FUTUR, MÊME LA PLUS PETITE ENTREPRISE
SERA MULTINATIONALE.
HSBC, UN NOUVEAU MONDE ÉMERGE.

À la pharmacie du T1, je demande à Lucie (badge) un comprimé d'aspirine et un verre d'eau. Dans un mauvais anglais, je lui avoue n'avoir que de la monnaie étrangère sur moi. La jeune femme disparaît quelques instants derrière le comptoir, revient avec un gobelet et un cachet. Une famille indienne entre dans le magasin. Leur aîné a renversé du thé brûlant sur le poignet de son frère. Lucie examine le bras du petit, explique par gestes aux parents qu'elle va devoir le mettre sous l'eau froide pour apaiser la brûlure, puis appliquer une crème. La famille la remercie en joignant les deux mains. Lucie rougit, elle fait son métier, rien de plus. Mais la mère lui embrasse les mains, enjoignant à son mari et à son aîné de l'imiter. Leur gratitude aussi me bouleverse.

Devant les portes des arrivées, deux hommes de la maîtrise de Radio France attendent, bouquet en main, un groupe de jeunes Allemands qui, à leur vue, se mettent à chanter un très beau canon. Quand le silence retombe, des Coréennes juchées sur de très hauts talons les applaudissent à tout rompre en poussant des petits cris, bientôt suivies par tout le monde.

Rémi (badge), recycleur de chariots, me raconte l'arrivée, il y a un an, d'une célèbre cantatrice qui, au moment d'apercevoir son amoureux, s'était mise à chanter l'air de *Carmen*.

« Un truc incroyable ! Les murs tremblaient ! »

Je reste encore un long moment à regarder le flot des passagers. J'imagine leur vie, leur métier, leur invente des destinées que j'aimerais coucher sur le papier, ce que je ne ferai pas par superstition, comme si écrire sur eux pourrait influencer le cours de leur existence.

Tout est si confus en moi. Pour rien au monde, je ne voudrais provoquer un désastre. Le mien suffit.

Dans l'après-midi, j'assiste aux retrouvailles d'un petit garçon avec ses parents. Dans les bras de sa grand-mère, il refuse obstinément de les embrasser. Décontenancés, les parents lui disent qu'ils ont un beau cadeau pour lui. Rien à faire. Le petit garçon ferme les yeux en secouant énergiquement la tête. Les

grands-parents, gênés, insistent comme ils peuvent. Le père finit par s'énerver. Pour lui aussi, la séparation a été difficile. S'il croit que c'est simple d'aller chercher du travail à l'étranger ! Dans un mouvement d'impatience, il cherche à saisir son fils, qui hurle et se débat. La mère le supplie de le lâcher.

« Deux mois, c'est long. Il faut lui laisser le temps. »

Le père cède et tous les cinq finissent par s'en aller. Le petit garçon, plus muré que jamais, serrant de toutes ses forces la main de sa grand-mère. Les deux parents derrière lui, tête baissée.

Un Zurich débarque, puis un Cincinnati. Dans les haut-parleurs, une hôtesse rappelle aux voyageurs qu'ils peuvent de manière très exceptionnelle tester gratuitement des desserts au Grand Comptoir. Il y a foule, et il faut jouer des coudes pour atteindre la table des dégustations. À la vue des gâteaux fluorescents, j'ai un mouvement d'hésitation. Philippe (chef cuisinier, badge) me tend un vert pomme.

« Goûtez celui-là, tenez ! »

Je mords dedans. Ses yeux pétillent.

« Alors ? »

- C'est vraiment bon, mais il est à quoi exactement ?
- Au thé Matcha, c'est un thé vert japonais.
- C'est vous qui l'avez inventé ?

– Oui, et j’en suis très fier. »

Un couple de râleurs me demande de leur céder la place. Philippe me tend deux gâteaux supplémentaires en me faisant un clin d’œil. Une minute de plus et il me demandait mon numéro de portable. Quand ça arrive, je prétexte une urgence. Que pourrais-je bien raconter à un homme ? Je veux dire, à un homme de ce monde ? Un homme qui a sa raison d’être ici, qui y travaille, moi qui ne suis qu’une ombre en transit ?

CHAPITRE 4

HIER, JE SUIS PARTIE à Naples, Nairobi et Abidjan, m'improvisant tour à tour prof d'histoire, chef de produit L'Oréal, femme d'expat' militaire... Femme d'expat', c'était une première et j'ai été brillante. L'ennui des jours passés à ne rien faire dans la grande maison cernée par les grillages, la peur, la nuit, que des hommes viennent enlever les enfants, la difficulté pour leur faire suivre une scolarité « normale », la chaleur épouvantable juste avant la saison des pluies, les coupures d'électricité, la nonchalance des domestiques.

Au T2E, Viviane, une ergothérapeute, m'a massé les mains. Il y a deux ans, elle était directrice d'une moyenne surface.

« Tous les quatre ans, on nous mutait par peur qu'on s'attache trop à nos équipes. Je n'en reviens toujours pas d'avoir pu tenir si longtemps. »

Vers la fin de la journée, un groupe de linguistes en partance pour Berlin m'a appris à dire « je t'aime » en

breton, en khmer, en sarde et en finnois. Le soir venu, je me suis endormie beaucoup plus vite que d'habitude, mais, au milieu de la nuit, mon mal de tête est revenu. Ni l'eau glacée, ni quelques pas dehors ne sont parvenus à m'apaiser. À bout, vers trois heures du matin, j'ai ouvert mon carnet, tenté d'y écrire quelques notes. Au lieu de cela, je me suis vue dessiner un gribouillis indescriptible.

Combien d'heures suis-je restée à le regarder ?

Si Vlad l'apprenait, il m'obligerait à consulter. Pour m'entendre dire quoi ?

PARAFE

UN SERVICE QUI VOUS PERMET DE PASSER
LES FRONTIÈRES PLUS RAPIDEMENT
ET DE MANIÈRE AUTONOME.

Aux arrivées, ce matin, l'apparition d'une star brésilienne sème le désordre. Sous les flashes de paparazzis qui n'hésitent pas à monter sur les chaises et les tables, des fans fondent sur elle. Prise de court, la jeune femme tente de faire demi-tour quand un fou l'empoigne par les cheveux. Hurlements. Mouvement de foule. Flics. Vigiles. Par chance, je ne suis pas loin des ascenseurs, je me jette dans le premier qui s'ouvre.

« Quelle bande de tarés ! Ça va, vous allez bien ? »

Dans ma panique, je ne l'ai même pas vu. Un badge rouge sans uniforme. Il me tend la main.

« Non, pas très... »

Il me propose de m'accompagner jusqu'à ma porte d'embarquement. J'aimerais tant lui dire oui. Tout quitter, prendre un taxi, ouvrir la porte de chez moi, lire le courrier qui m'attend, arroser les plantes, m'asseoir sur le canapé, contempler la vue...

Devant la tente « coiffure express » du T2D, Hadia (badge) essaie d'attirer les clients.

« Tresses, nattes, *dreadlocks*, frange ? Pour dix euros, je fais des miracles. Vous êtes sûre, ça ne vous dit pas ? »

Elle me dévisage.

« À tous les coups, je parie que vous venez des enchères du T3 !

– Quelles enchères ?

– Vous n'êtes pas au courant ? Il y aurait plus de mille personnes là-bas et je ne sais pas combien de billets en vente. Grâce à l'argent récolté, des gosses malades se voient offrir leur rêve. »

Comment ai-je pu rater cela ?

« Il y a un quart d'heure, tiens, j'ai coiffé un petit couple de vieux qui venait de remporter un Paris-Haïti. Franchement, je suis admirative. Je ne pourrais jamais

partir comme ça sans savoir à l'avance où je vais, moi. Avec un départ dans l'heure en plus ! Vous les auriez vus avec leurs deux valises. L'une pour les pays chauds, l'autre pour les pays froids ! Dans la salle, tout le monde s'est levé pour les applaudir. Ils en étaient encore tout rouges d'émotion. »

Déflagration dans le ciel. Derrière la vitre, un Boeing 767 Delta, aileron rouge strié bleu. Piska (badge), une serveuse black (très grande, très large aussi), me tend mon café. Elle râle contre le retard de sa collègue, ne comprend pas que Youssouf, son autre collègue, ne soit pas aussi exaspéré qu'elle. Dehors, un *pushback* tracte un triple 7 pour le faire reculer. Des silhouettes minuscules, en combi orange, jouent de leurs bras pour aider à la manœuvre. En retrait, un superbe A380, l'œil triste et concentré, avance lentement en direction des pistes. À son passage, humains et voitures s'écartent. Il a le feu vert de la tour de contrôle, il est maître, à la fois docile et puissant. Bientôt, je vais entendre le vrombissement de ses réacteurs. Des bâtiments me le cacheront jusqu'à ce qu'il ressurgisse, baleine titanesque émergeant des eaux et faisant ombre sur toute la terre. Puis, il disparaîtra pour atteindre ce haut ciel dont certains voyageurs disent qu'il est aussi blanc et moelleux qu'un champ de coton.

« Ça vous dérange que je me branche là ? L'autre prise ne fonctionne pas, j'ai besoin de *checker* mes mails. Ma batterie est à zéro.

– Je vous en prie.

– J'arrive de Kuala Lumpur, et vous ?

– De... Lisbonne.

– Tiens, c'est drôle, j'y serai dans trois jours. Je vends un logiciel de traduction qui fait un tabac là-bas. Vous avez aimé ?

– Le port, oui... à l'aube... »

Je laisse 2,30 euros sur la table, profite, au passage, de l'engueulade entre Youssouf et Piska pour remplir mes poches de sachets de sucre et de ketchup.

Quand je descends rejoindre Vlad, il secoue la tête, exaspéré.

« Ne me dis pas que t'es encore allée rendre ton hommage à la con ?

– Au moins, quelqu'un pense encore à eux.

– Pff ! Comme si les morts en avaient à foutre, des hommages.

– C'est important pour moi.

– Ce crash, c'était il y a des années, tu les connaissais même pas !

– Si tu acceptais de venir, tu comprendrais.

– Jamais. »

Pourtant, chaque matin, lorsque les portes des arrivées s'ouvrent sur les passagers du Rio, c'est comme si *tous ressuscitaient*. Pour que Vlad comprenne cela, il faudrait qu'il accepte de revenir à la surface. Mais, même la clarté du soleil, il n'en veut pas.

REMERCIEMENTS

Je tiens, tout d'abord, à exprimer mes plus vifs remerciements à tout le personnel de Roissy et plus particulièrement à : Philippe Bargain, Carine Engrand, Jean-Paul Armangau, Mikaël Lebris, Christophe Pauvel, l'équipe d'Emmaüs, Père Francis Truptil, Père Baudoin Tournemine, Père Philippe Vanneste, Pierre Torres, François Heintz, Sébastien Farris, Sonia Gacic Blossier, Corinne Cousseau, Corinne Bokobza, ainsi que tous les voyageurs...

Je tiens également à remercier du plus profond de mon cœur Isabelle Durand, qui, avec une générosité sans faille, m'ouvre, chaque été, sa maison de Louzelergues où je trouve ce silence si nécessaire à l'écriture.

Et enfin, un immense merci à Michèle Gazier et Luc Lang pour leur si généreuse fidélité d'amitié et de lecture, Colo Tavernier, ma mère, pour sa si belle tendresse et pour son œil d'aigle, Xavier, mon mari, pour sa confiance et son extrême amour, Olivia, ma fille, pour tout le bonheur qu'elle me procure, Sabine Wespieser, mon éditrice, qui me donne des ailes.